HÉKEL
A
M. MARCHÉNA,
SUR
LES PRÊTRES INSERMENTÉS.

Proh Jupiter! . . . . .
Hic nostris illuserit *Advena* regnis ! . . . . .
VIRGIL. Æneid. lib. IV.

A PARIS,

Chez MARET, Libraire, Palais Égalité, cour des Fontaines.

1795.

Ouvrages du même Auteur.

Nécessité des Lois organiques, *ou* la Constitution de 1793, convaincue de jacobinisme.

Bases d'une Constitution pour la Nation Française. *A Paris, chez* MARET, *Libraire, Cour des Fontaines, Palais Egalité, et chez tous les Marchands de Nouveautés.*

HÉKEL

A M. MARCHÉNA,

SUR

LES PRÊTRES INSERMENTÉS.

J'AVOIS cru, avec tous les gens de bien, qu'il étoit impossible de rien ajouter aux diatribes incendiaires de quelques écrivains soudoyés, ou *qui ont bonne envie de l'être*. Je me trompois, monsieur Marchéna : je ne vous connoissois pas.

Ce n'étoit donc pas assez de nos *Collots*, de nos *Robespierre* pour assassiner notre malheureuse patrie ! de son palais fatal, d'Orléans donne le signal de la révolte, et du Nord, du Midi de l'Europe accourent les Marat, les Clootz, les Trenck, etc. Le fer ou le mépris avoient fait justice de ces misérables, lorsque *Dom Marchéna* passe les monts, et secoue, à son tour, les torches de la guerre civile. Sur le refus que font les journalistes honnêtes d'in-

sérer ses *brandons*, il a recours, comme tant d'autres, au *refugium peccatorum* : il retient une place dans le *charnier des jacobins*, autrement dit le *batave*.

Besson, en mission à Bordeaux, prend un arrêté digne de Socrate ou de Fénélon. Que de raisons pour que monsieur *Marchéna* l'attaque ! soudain il ajuste, tant bien que mal, un libelle bien absurde, bien attroce. Il imprime que Besson chasse les prêtres *assermentés* de tous les temples, et y installe exclusivement les *insermentés* : que tous les *insermentés* sont en révolte ouverte contre la liberté : enfin, que la religion catholique s'oppose aux lois adoptées par l'universalité du peuple français. Autant de phrases, autant d'impertinences, autant de calomnies.

1°. *Besson* n'a pas chassé les *assermentés* de tous les temples : mais, en vrai philosophe, Besson ne trouve pas mauvais que *les Juifs ne communiquent pas avec les Samaritains.*

2°. Tous les Prêtres *insermentés* ne sont pas en révolte contre la liberté, parce qu'il s'en est trouvé de tels à *Quiberon*; comme tous les ci-devant nobles ne sont pas en révolte parce qu'il s'y est trouvé des ci-devant nobles,

comme tous les Français ne sont pas des rébelles, parce qu'il y a des rébelles dans la Vendée.

3°. Enfin, dit-il, la Religion catholique s'oppose aux lois adoptées par l'universalité du peuple français. Jignore, dabord, si c'est faire l'éloge des lois adoptées par l'universalité du peuple français, en disant qu'elles sont en contradiction avec une religion dont la morale est aussi pure. Mais, rassurons-nous : l'universalité du peuple français, aux philosophes près, s'est chargée de résoudre la question pour la négative.

Vous avez beau ressasser votre Voltaire, rajeunir ses vieux *lazis*, ressusciter l'orateur du genre humain, dire que Jesus-Christ n'est qu'un législateur imaginaire qu'on nommoit *Jeschuanz*, *Maschiach*, *ou Christo*. Pensez-vous de bonne foi, que c'est avec de pareilles platitudes que l'on renverse l'édifice de soixante siècles ? C'en est fait, monsieur, la philosophie est jugée. Tant qu'elle s'est couverte du masque de la tolérance et de la Philantropie, elle a pu faire quelques dupes. Pour se faire abhorrer, il a suffi qu'elle se montrât telle qu'elle est. Les Philosophes ont beau entasser Pélion sur ossa : jamais ils n'escala-

deront *la citadelle du Dieu vivant.* C'est la guerre des Cloportes contre la grande Pyramide.

Immota manet, multosque per annos
Multa virûm volvens durando sæcula vincit.
VIRGIL.

Non, monsieur, la France a péri sous les coups de vos pareils. La Religion est impérissable. Plus vous cumulerez d'horreurs et de déraison, plus vous en ferez sentir la nécessité, plus vous accélérerez le retour de son régne. Le crime l'a enveloppée de son atmosphère hideuse; mais, déjà elle se dégage de ces ténèbres d'Egypte, et il approche le jour triomphal où elle levera sa tête resplendissante sur cette vallée de sang et de larmes. (1) L'homme de bien en tressaillira de joie; les philosophes en sécheront de désespoir.

Virtutem videant intabescantque relictâ.
PERS.

---

(1) Le Peuple souverain se propose, dit-on, de rétablir l'exercice *public* de la Réligion *Catholique* dans les assemblées primaires. Plût au ciel qu'on ne l'eût jamais abolie:

Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres!
VIRGILE.

N. B. Si vous vous trouvez embarassé sur le sens de ce vers; vous pourrez vous adresser au citoyen *Creuzé-Latouche*, interprête *expert* de la convention nationale, pour la langue latine.

Que l'Europe impartiale compare et juge, monsieur, lequel est préférable d'un ordre où moitié persuasion, moitié contrainte, tous sont entraînés vers le bien, les uns par l'attrait de la récompense, les autres par la crainte du châtiment; où l'amour du bien suprême est le plus puissant des ressorts, l'espérance un aiguillon, le repentir une vertu; qui ravit au scélérat l'espoir de l'impunité, fait pâlir le crime heureux sous le dais, et sourire l'innocence sur l'échafaud; qui réprime les écarts d'une raison présomptueuse; et supplée seule au défaut de sa culture, maintient l'harmonie des sociétés, et fait fleurir les empires; ou d'un ordre où la loi ne commande qu'entourée de bourreaux, où sous prétexte de bannir les terreurs de l'autre monde on couvre celui-ci de bastilles et d'échafauds; où l'on n'invoque la vertu que pour l'assassiner, la liberté pour metre le genre humain aux fers, l'égalité pour faire envier le sort des esclaves, l'humanité pour la noyer dans son sang; où les actions sont sans cesse en opposition avec les volontés, où elles n'ont d'autre principe que l'égoïsme, d'autre fin que l'intérêt, d'autre ressort que la force; où il faut autant de peines que de loix, autant de gibets que de citoyens; où le sang appelle le sang et toujours du sang; où, après avoir tout

tué, tout exterminé, les bourreaux s'entre-dévorent eux-mêmes, et l'empire tombe dans un chaos qui n'a aucun exemple chez aucun peuple, ni aucun nom dans aucune langue. Que l'Europe, dis-je, compare et juge ! Mais qu'est-ce que l'Europe, auprès de messieurs les philosophes ?

Je ne sais de quel œil les *assermentés* verront les extravagances que vous débitez contre les prêtres en général. Vous êtes plus à portée d'en juger, par l'affinité que vous avez avec ces messieurs. L'église de M. Gobel, de M. Massieu, de M. Lindet est digne, en effet, d'être philosophe. Mais ceux de cette église qui ne sont qu'égarés, je doute qu'ils vous sachent gré d'une défense qui ressemble si fort à l'insulte. Si ce sont de bons citoyens, pourquoi les outragez-vous ? S'ils sont des imposteurs, osez-vous les défendre ?

Les Philosophes ont affecté jusqu'ici de ne voir dans les prêtres que les ministres d'un culte. Qelque intéressans qu'ils puissent être sous ce rapport, il en est un autre qui n'a pas échappé aux hommes d'état. Ils ont été parmi nous les dépositaires de la morale publique et les instituteurs du peuple. Si le peuple français a passé jusqu'ici pour le plus poli, le plus sociable de l'univers, certes, c'est à ses

institutions et non pas à son caractère natif qu'il en étoit redevable. La preuve en est dans les excès horribles où il s'est livré, dès qu'il a été rendu à lui-même. Eh bien! monsieur, depuis quatorze siécles le peuple français n'a eu d'autres instituteurs que ses prêtres : qu'a-t-il gagné à les changer contre des philosophes?...

Le peuple français, Monsieur, n'a pas oublié les secours que la Religion lui a prodigués dans les différentes calamités qui ont affligé cet empire. Il se rappelle les hivers de 76 et de 89; il compare et il juge. Dans votre orgueil philosophique, vous vous indigniez alors de voir ce peuple souverain recevoir à la porte des monastères, des alimens qu'on lui offroit avec respect : aujourd'hui vous trouvez tout simple de le voir dans les égoûts, disputer à des chiens les plus viles pâtures. Des hôpitaux, dans un état, disiez-vous, sont la preuve la plus sûre de sa mauvaise administration. Depuis que vous avez fermé la plupart de ces asyles, que reste-t-il au malheureux entre la faim qui le poignarde, et le désespoir qui l'égare? la ressource des Philosophes, le suicide. La France ne devoit plus voir de pauvres dans son sein; et ce vœu philantropique émis par les états assemblés, est, hélas! à la veille de

s'accomplir. Mais par quel moyen, juste ciel!... Nous devions avoir des mœurs, et le pere désespéré ne sait où trouver la compagne licencieuse qui abandonna les gages de leur amour. Il cherche cette mere coupable : ô douleur, c'est dans les bras d'un septième époux qu'il la rencontre ! une éducation nationale devoit régénérer l'empire, et cette conception sublime du Comité d'instruction, ce long travail des Chénier, des Grégoire n'a enfanté que la *barbarie*. Ce sont, dites-vous, des malheurs inséparables d'une grande révolution. Quoi ! il falloit nous enchaîner pour nous rendre libres ? nous affamer pour nous donner l'abondance ? pour faire fleurir les lettres, il falloit brûler les bibliothèques, et pour faire de nous des philosophes, il falloit en faire des monstres ? Passe pour ce dernier... mais à qui persuaderez-vous qu'il falloit immoler les générations présentes au bonheur chimérique des générations à venir ? Ce sera vraiment un beau titre que nous aurons à la reconnoissance de nos neveux, de leur livrer une patrie veuve de ses arts, de ses richesses, de son industrie, de ses vertus et de ses grands hommes! --Prenez-vous en à Robespierre. -- Je m'en prends à la philosophie : Robes-

pierre en est la mesure. Vous n'eussiez pas eu de Robespierre, vous vous en seriez fait un. Robespierre ne fut que le prête-nom des Jacobins; le *pouvoir exécutif* de leur philosophie et les atrocités de son régne ne sont pas les accessoires de la révolution, mais les conséquences nécessaires et immédiates de vos principes, d'une morale qui n'est, selon vous, que *le résultat des rapports nécessaires que les besoins de l'homme établissent entre lui et les objets extérieurs.* (1) Une pareille définition justifie ce mot de Montesquieu, dont j'avois douté jusqu'ici : » qu'il n'est pas de » Religion, quelque fausse qu'elle puisse être, » qui ne soit un garant plus sûr de la probité » des hommes, que la morale la plus sage. «

Pardon, monsieur, si je cite Montesquieu à un philosophe *comme vous.* Vous le rangez peut-être dans la classe de ces écrivassiers dont vous parlez, qui ont retardé les progrès de l'esprit humain et ce *beau siécle de lumières* auquel nous sommes si heureusement arrivés. J'ignore encore, moi qui n'ai pas l'honneur d'être philosophe *comme vous*, ce que

---

(1) C'est la définition que M. Marchéna donne de la morale; elle est digne de Diogène. Voyez le Batave du 25 thermidor n°. 909

vous entendez par *les ténèbres épaisses qui couvrirent l'Europe pendant quatorze siécles, et qui*, dites-vous, *furent l'effet du christianisme.* Jusqu'ici l'on avoit cru que l'Espagne, sous Charles-Quint, Florence, sous le grand Cosme, la France même sous Louis XIV, (pardonnez si je sacrifie un moment à cette prévention puérile) avoient atteint le *maximum* des grandeurs humaines. L'on avoit vu les arts pénétrer dans les climats glacés de l'ourse, et y arriver à un degré de splendeur que Rome et la Grèce eussent envié. Le philosophe Dalembert alloit plus loin; il faisoit honneur à la Religion de cette espèce de prodige. » Il est un lien plus » puissant que tous les autres, disoit-il, (1) » auquel l'Europe entière doit aujourd'hui » sa civilisation et l'espèce de société qui s'est » perpétuée parmi ses membres. Ce lien est » le christianisme. « Quant aux croisades, aux massacres d'Amérique, dont vous chargez si gratuitement la Religion, aux guerres dont elle a été le prétexte, Montesquieu vous répondra : « l'abus n'est pas l'usage .... On » n'abuseque de ce qui est bon .... c'est mal » raisonner contre la Religion, de rassembler » dans un grand ouvrage une longue énumé-

(1) Lettre à l'Impératrice de toutes les Russies.

» ration des maux qu'elle a produits, si l'on
» ne fait de même celle des biens qu'elle a
» faits. Si je voulois raconter tous les maux
» qu'a produits dans le monde le gouverne-
» ment républicain, *je dirois des choses ef-*
» *froyables*..... La question n'est pas de sa-
» voir s'il vaudroit mieux qu'un certain peu-
» ple n'eût pas de religion, que d'abuser de
» celle qu'il a; mais de savoir quel est le moin-
» dre mal que l'on abuse quelquefois de la
» Religion, ou qu'il n'y en ait pas du tout
» parmi les hommes. « (1)

Seroit-ce avancer un paradoxe, monsieur, de soutenir que c'est aux Philosophes qu'il faut s'en prendre de tous les maux que l'on a fait au nom de la Religion? Je ne le pense pas: et plus je réfléchis aux turpitudes du Philosophe Mirabeau, aux scandales du Philosophe Gobel et de son philosophique Clergé, plus je me confirme dans l'opinion que les Philosophes furent dans tous les tems les leviers les plus actifs des révolutions et de la destruction des empires; matérialistes sous Galérien, Ariens et Iconoclastes à Constantinople, Manichéens au neuvième et au dixième siècle, Hugenots au sezième, Encyclopédistes, enfin,

(1) Esprit. des Loix. liv XXIV. chap. 11.

au dix-huitième. (Vous comprenez que c'est des *meneurs* et non pas du *servum pecus* que je prétends parler.) Prothées en morale comme en politique, ils se font baptiser ou circoncire, ils crient *allah*, ils crient *sanctus*, vive le Roi ou vive la ligue, suivant que leur orgueil et leur intérêt l'exigent : ici ils sont à la piste d'une indulgence, là d'un certificat de civisme; dévots sous Vandernoot, athées sous le Père-Duchesne et toujours Philosophes, c'est-à-dire rebelles et désorganisateurs, un rosaire en main ou une cocarde en tête, à la procession du Saint-Sacrement ou à la fête des galériens. Ils auroient disputé la croix à l'hermite Pierre, et le Turban à Bonneval. Il dévoreroient les *restes* du grand *Lama*, si c'étoit un moyen de faire insurger son peuple et d'usurper son trône.

Vous allez trouver plaisans des Philosophes *dévots*, des Philosophes à la procession : ne vous pressez pas de rire, monsieur, je pourrois citer mille exemples de ces *caricatures* : je n'en rapporterai qu'un, et je le prends au sein de votre nation. Vous connoissez comme nous le vieux d'*Aranda*, cet émule de *Choiseul* et de *Pombal*, le coryphée de la secte, dans votre Espagne. Vous ne lui refuserez pas un brevet de Phiosophe, je pense. Eh bien! ne

l'avons nous pas vu encenser l'idole de Ferney, fournir sa table philosophique de *Xérès* et de *Pacaret* (1) et tandis qu'il éconduisoit, à bas bruit, les Jésuites, qu'il lançoit à la sourdine, ses *quolibets* castillans contre le ciel et ses ministres, défiler son gros chapelet à Versailles, communier deux fois la semaine à Aranguez, voir faire le pélérinage de *Saint-Jacques* et rapporter *dévotieusement* le bourdon ? *ab uno disce omnes.* Mais vous vous écriez : quoi Socrate, quoi Platon ! . . . . . cessez, monsieur, d'invoquer ces noms sacrés : vous en avez perdu le droit. En entendant vos pareils vanter la philosophie et ses douceurs, il me semble entendre *Tartuffe* qui s'écrie :

Que le ciel, à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame et du corps vous donne la santé
Et bénisse vos jours, autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire !

Elle a mon hommage aussi, monsieur, cette sagesse bienfaisante que Socrate fit descendre du ciel, cette science sublime qui enseigne à l'homme la connoissance du bien suprême et les moyens qui y conduisent. Et moi aussi, je me suis écrié avec Cicéron : » Sainte philoso-

(1) Voyez la pièce de M. de Voltaire intitulée » *Jean qui rit et Jean qui pleure.*

» phie, ô vous guide de la vie, qui faites aimer
» la vertu et proscrivez le vice, que seroit le
» genre humain, que serois-je moi-même sans
» vos salutaires leçons! C'est vous qui avez
» fondé les villes, qui avez rassemblé les sau-
» vages humains, qui leur avez inspiré le
» désir de vivre en société, de rapprocher leurs
» habitations, de contracter des mariages, de
» se faire une langue et une écriture communes;
» vous avez adouci leurs mœurs farouches,
» vous leur avez dicté des lois et fait con-
» noître l'*ordre*. Vous nous apprenez à jouir
» tranquillement de la vie et à bannir les ter-
» reurs de la mort. Philosophie, j'implore
» votre appui que j'ai si souvent éprouvé.
» Aujourd'hui c'est tout entier que je me
» jette dans vos bras!.... » *O vitæ philoso-
phia dux, ô virtutis indagatrix, expultrixque
vitiorum : quid non modò nos sed omninò vita ho-
minum sine te esse potuisset! tu urbes pepe-
risti, tu dissipatos homines in societatem vitæ
convocasti. Tu eos inter se primùm domiciliis,
deinde conjugiis, tum litterarum et vocum com-
munione junxisti. Tu inventrix legum, tu ma-
gistra morum et disciplinæ fuisti. Tu vitæ
tranquillitatem largita nobis es et terrorem
mortis sustulisti. Ad te confugimus, a te opem*

petimus : tibi nos , ut anteà magnâ ex parte , sic nunc penitus , totosque tradimus. (1)

Mais, cette philosophie sublime dont Cicéron fait ce touchant éloge, n'est dit-il, « l'apanage que d'un petit nombre de génies privilégiés ; elle évite la *multitude* : jamais elle ne sera le partage du peuple. » *Est philosophia paucis contenta judicibus , multitudinemque consultò fugiens , eique ipsa et suspeta et invisa.* (2) Mais aujourd'hui, comme du tems de Socrate, la philosophie a ses faux docteurs, des *Tartuffes* qui usurpent son nom pour l'avilir. (3) » Délaissée par ses propres enfants, elle les voit remplacés par des enfans supposés qui la déshonorent, qui se jettent dans son sein , semblables à ces criminels échappés de leurs prisons, qui vont se réfugier dans les temples et lui attirent ces reproches odieux, que de tous ceux qui la cultivent, les uns

---

(1) 1e. Tusculan : -- 2 . 2e. Tusculan.

(3) Socrate étoit le plus mortel ennemi de ces charlatans. *Platon* a conservé la mémoire de tous les combats qu'il leur a livrés , des traits dont il les a perçés ; c'est ce qu'il fait dans plusieurs dialogues comme dans le *Protagoras* ; dans *l'Euthydème* , dans *Gorgias* , dans *l'Hippias* , et dans les *Sophistes.*

» sont souillés de tous les vices et la plupart
» dignes du dernier supplice. (1) Voilà, mon-
» sieur, comme Socrate traitoit les faux Philosophes de son tems, et ces *empoisonneurs d'esprits*, ces vils sophistes qui ne lui pardonnoient pas d'avoir d'onné une base certaine à la morale en la fondant sur l'existence d'un Dieu et d'une vie à venir; qu'étoient-ils autre chose que nos *Philodoxes* modernes? Héros du sotphisme et de l'abstraction, habiles à détruire, sans force pour créer et s'évanouissant dans leurs conceptions: les un niant un être suprême, les autres lui accordant un certificat d'existence, mais limitant son autorité plus encore que le *pouvoir exécutif*: politiques ineptes, moralistes détestables, aussi embarrassés de nous donner un Catéchisme qu'une Constitution. (2)

---

(1) République de Platon. liv. VI.

(2) Il n'est pas besoin de prévenir le lecteur que je ne comprends pas dans la classe de ces *charlatans*, quelques hommes célébres attachés autrefois au parti philosophique et qui déplorent aussi amérement que nous-même les malheurs dont la philosophie est la cause ou le prétexte. J'ai payé dans mes *loix organiques*, le tribut de reconnoissance que la France entière doit à M. *de la Harpe*, pour les services qu'il a rendus aux écoles normales. Il a été véritablement le professeur *d'Humanité*. Je pourrois encore citer M. *Marmontel*. etc.

Vous avez dans un autre écrit, Monsieur, appelé l'attention de la nation sur une classe de proscrits bien dignes de son intérêt. Si les gens de bien n'avoient eu d'autres torts à vous reprocher je n'aurois pas pris la plume pour vous combattre : mais vous avez perdu vos droits à leur reconnoissance comme à leur estime par les vociférations de *Cannibale* dont vous avez fait retentir le *Batave* et en dernier lieu, un autre journal que je ne nommerai pas, de peur de lui donner une publicité dont il est indigne. En réclamant pour les émigrés *constituans*, pourquoi passez-vous sous silence ces victimes infortunées qui ont fui à la lueur de leurs châteaux incendiés, aux cris de *mort* qui ont retenti dans toute la France même avant le 2 Septembre? en demandant le rappel de quelques nobles pourquoi ce cri de proscription contre les prêtres? Pourquoi ce tocsin de persécution contre ceux que vous appellez les *réfractaires*, dans un moment où l'on ne veut plus de prêtres, où l'on ne connoît plus que deux classes de citoyens. (1) Qui

(1) S'il y a des coupables qu'on les punisse, que l'on dise : un tel a commis tel délit, mais non pas : un tel est Prêtre, un tel est Noble. On n'est point mauvais citoyen

n'est juste qu'à demi, Monsieur, trahit sa lâcheté ou l'*intérêt secret* qui l'anime. Des voix plus éloquentes et plus pures, des voix françaises, enfin, se feront entendre avant peu, et plaideront la cause de leurs freres d'une manière dont ils n'auront pas à rougir. Cette cause sacrée n'est-elle pas la nôtre? Ne sont-ils pas nos amis, nos proches, la chair de notre chair, le sang de notre sang? . . . .

En lisant votre *table de proscription*, dans un café où l'on vient tous les matins, prier très-humblement le maître de vouloir bien permettre qu'on lui fasse hommage du *Batave*, un citoyen honnête qui étcit à mes côtés, s'écria : » mais de quel droit cet échappé de » *Guipuscoa* vient-il insulter à la foi de tout » un peuple, et blasphêmer le nom qu'il in- » voque? Si c'est le pur amour de la liberté qui » vous attire parmi nous, lui dirois-je, ajouta- » t-il, prouvez-le par une conduite séante à un

---

pour avoir porté l'épée ou la calotte; on est l'ennemi du genre humain, quand on seme les haines, quand on perpétue les troubles *civils*. Ce mot *réfractaires* n'eût jamais de sens, ce ne fut qu'un *sobriquet de proscription* comme tant d'autres. Le comité de Salut public l'a reconnu et monsieur *le Corrégidor de Guipuscoa* ose s'en servir!

» homme libre. Sachez respecter les opinions
» d'une nation qui vous donne un asyle, ou
» nous sommes fondés à ne voir en vous
» qu'un intrigant qui vend sa plume, un mu-
» tin qui ne peut supporter aucun gouver-
» nement, ou un vil émissaire de nos enne-
» mis, payé pour attiser le feu qui nous
» dévore.. «

Il avoit raison, cet homme, M. Marchéna. En effet, les étrangers honnêtes que le pur amour de la liberté avoit conduits en France, ou l'ont abandonnée depuis long-tems, ou font des vœux pour l'anéantissement du parti atroce qui semble vouloir se relever, et sous les bannières duquel vous marchez avec tant d'effronterie. Ils gardent le silence, ou s'ils croient devoir le rompre, c'est avec cette circonspection prudente qui siéd à leur position.

De pareils étrangers nous sont chers. Nous les plaignons d'avoir pris le fantôme de la réalité; nous sommes désolés d'avoir si cruellement trompé leurs espérances. Mais un étranger qui voit d'un œil d'indifférence un peuple infortuné qui se déchire de ses propres mains; un cosmopolite qui se réjouit aux convulsions de son agonie, et qui crie : *encore plus fort*; un philoscphe qui ressuscite des

querelles de théologie; un philantrope qui applaudit au vainqueur, et qui fournit des armes au vaincu, pour rentrer en campagne; un pareil étranger, M. *Marchéna*, est un monstre, un objet d'exécration et de mépris pour les hommes honnêtes de tous les partis. Républicains et royalistes, patriotes et aristocrates se réuniront un jour pour le vouer à l'infamie et le vomir de leur sein!

On assure que la *Sainte-Inquisition* borne aujourd'hui ses châtimens à des corrections fraternelles. S'il en est ainsi, peu s'en faut, monsieur, que vous ne me raccomodiez avec elle. En voyant le besoin qu'en ont certaines gens, je suis tenté de regarder la *Sainte-Hermandad* comme une de ces lois, dont parle Montesquieu, faite pour le climat et nécessaire pour contenir les *Espagnols* dans les bornes du vrai et de l'honnête. En vous lisant, on sent, à chaque ligne, le besoin que vous avez d'être rapllé à cette institution salutaire, à laquelle vous avez, mal à propos, échappé et que quelques tours de la discipline de monsieur le *grand inquisiteur* ne seroient pas de surérogation pour vous apprendre à contenir votre bile et sur-tout, votre plume.

Sur ce, Dom *Marchéna*, je vous livre à votre déraison philosophique et vous recommande à monsieur le *Grand-inquisiteur* pour la correction fraternelle.

HÉKEL.

Fructidor an 3.

N. B. C'est un plaisir, aujourd'hui, de voir comme les étrangers font des progrès dans notre langue, après quelques mois de séjour à Paris. S'ils l'écorchent encore en la parlant, il faut convenir qu'ils l'écrivent avec une pureté à faire honte aux ci-devant quarante...... Ici c'est l'Espagnol *Marchéna* qui tapisse les murs de sa prose *teinturée* de rouge : là c'est l'Américain *Jonnson* qui prêche le patriotisme: mais celui-ci nous apprend qu'il s'ennuye en France : il part, il retourne en Amérique. Quel malheur ! .... mais nous attendons *Mesmer* et *Pinetti*.